

ni nous n'eûmes aucunes nouvelles des trois hommes qui nous manquoient ; desorte qu'après nous être suffisamment rafraîchis , nous levâmes les ancres sur le midi , & continuâmes de poursuivre notre voyage vers la terre ferme , avec un vent heureux & favorable , qui nous fit agréablement abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.

CHAPITRE VI.

La suite de nôtre Voyage à Saint Jean de Ulhua ; autrement la Vera-Cruz ; & comme nous y débarquâmes.

LE vingt deuxieme jour d'Août ; nous fîmes voile si agréablement , que nous perdimes bien-tôt la vûe des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours , & fit que quelques uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens , & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais nôtre Supérieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage , en nous comptant force hissoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver , dont la plupart étoient déjà Chrétiens , qui avoient une extrême veneration pour leurs Prêtres , & que ceux qui n'étoient pas encore convertis au Christianisme , étoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols , qu'ils n'oseroient rien entreprendre contr'eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours , fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions trocquez avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrêmement , & il n'y avoit personne qui l'estimât aussi bon ou meilleur que tous ceux qui étoient

étoient en Espagne. On ne le cueille pas meur, mais étant encore verd, on le pend au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient jaune & meur, en sorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous étoient pas moins agréables, quand nous en succions la moitielle, pour nous rafraîchir la bouche de leur sucre.

La premiere semaine nous ne mangeames presque autre chose que des Tortuës, qui nous paroissoient des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais vû auparavant, quelques-unes ayant plus d'une aune de large; Leur écaille étoit si dure, qu'une rouë de charette pourroit passer dessus sans la rompre.

Quand on les ouvrit la premiere fois, nous fumés étonnez de voir le grand nombre d'œufs qu'elles avoient, la moindre en ayant plus de mille en son corps. Nos Espagnols en faisoient de bons bouillons avec des épices, & leur viande sembloit plutôt être de la chair que du poisson de mer, qui étant un peu poudré de sel, & pendu deux ou trois jours à l'air, avoit le même goût que la chair de Veau, de sorte que durant quelques jours, nous méprisions nos poules, nos moutons; nôtre bœuf salé, & nos jambons, pendant que nous eûmes dequoi satisfaire l'avidité de nos estomacs avec nôtre veau de mer.

Après quatre jours de Navigation, nôtre Religieux Jean de la Cueva qui avoit été blessé par les Indiens, mourut; tout son corps

corps étoit enflé, ce qui nous donna juste sujet de croire, que la flèche dont il avoit été blessé à l'épaule, étoit empoisonnée.

Ses obsèques furent célébrées avec autant de cérémonie qu'il se pouvoit sur la mer, & il eût pour tombeau le grand Ocean.

On lui attacha deux pierres fort pesantes aux pieds, autant aux épaules, & une sur la poitrine. Et après qu'on eût chanté l'Office des Morts, son corps étant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaisseau, & laissé à même temps tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la pesanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & disparut pour jamais de la vûe des hommes.

Nous vîmes faire la même cérémonie dans le Navire Sainte Gertrude à un autre Jesuite, l'un des trois qui avoit été blessé par les Indiens de la Guardaloupe, qui mourut comme nôtre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poison.

Après cela nôtre Navigation commença d'être plus agréable qu'auparavant; car nous passâmes à la vûe de la terre de Portorico, & ensuite de la grande Isle de Saint Domingue.

Nôtre compagnie commença de diminuer en cet endroit; quelques-uns des Vaisseaux s'en allerent à Porto-rico, & à Saint Domingue, & d'autres prirent leur route pour

pour Carthagene, la Havane, la Jamaïque, Hondures, & Jucatan.

Il ne resta donc de nôtre flotte, que les Navires qui étoient destinez pour aller au Mexique, où nous poursuivimes nôtre route, jusques à ce que nous vîssions au lieu que les Espagnols appellent la sonde de Mexique; car en ce lieu-là nous jettâmes souvent la sonde: pour sonder la mer, qui étoit si calme, que durant l'espace de huit jours nous ne bougeâmes presque d'un même lieu, faute de vent.

Durant ce temps-là nous primes un grand plaisir à la pêche, & particulièrement des Dorades, dont nous fîmes grand'chere, épargnant par ce moyen les provisions que nous avions apportées d'Espagne.

Mais la chaleur étoit si extraordinaire, que nous ne pouvions goûter aucun plaisir durant le jour; car la repercussion des rayons du Soleil, qui donnoit sur l'eau, & sur la poix de nos Vaisseaux, causoit dans l'air une chaleur si ardente, que tout le long de la journée nous étions dans une sueur continuelle, qui nous obligea de quitter la plupart de nos habits.

Les soirées & les nuits étoient un peu plus supportables; néanmoins la chaleur que le Soleil avoit empreinte durant le jour dans les côtes & planches de nôtre Vaisseau, étoit si grande, qu'il nous étoit impossible de dormir sous le tillac, ni dans nos cabanes, mais nous étions contraints de passer la nuit en chemise à nous promener, où à nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se

se baigner & nager dans la mer; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je dirai cy-après, leur fit bien-tôt abandonner cette sorte de passe-temps.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands Requiens.

Quelques-uns s'abusent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodile, estimant que c'est la même chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodile ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossièrement: car le Cayman est garni d'écailles par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écailles, mais seulement une peau fort épaisse, comme tous les autres grands poissons de la mer.

Quoi que les Indiens mangent du Cayman, les Espagnols n'en veulent point, mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en primes un avec un harpon de fer à trois dents, qu'on lia avec un cable au travers du corps, & puis on le guinda dans le Navire.

Il étoit si grand que quinze hommes eurent assez de peine d'en venir à bout; c'étoit un animal monstrueux à voir, qui avoit pour le moins douze aunes de longueur; on le fit saler, & on trouva qu'il avoit le goût de chair, comme j'ai dit de la Tortue,

il est aussi gourmand de chair humaine, que le Crocodile, & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Espagnols se baignoient tous les jours à côté de leurs Navires, où il n'y a pas si grand danger des Tiburons, qui d'ordinaire n'approchent pas si près des Vaisseaux, un Matelot du Navire Saint François, qui étoit plus hardi que les autres, voulant se hasarder de nager de son Vaisseau, à un autre qui en étoit assez proche, pour visiter quelques-uns de ses amis, devint malheureusement la proie d'un de ces poissons, & avant qu'on pût mettre en mer aucun bateau pour l'aller secourir, nous le vîmes trois fois tiré sous l'eau par ce monstre, qui lui devora une jambe, un bras, & une partie de l'épaule; on trouva après le reste du corps, qui fut tiré de l'eau & porté dans le Saint François, où l'on lui fit ses Funérailles avec les mêmes cérémonies, qu'on avoit faites à Frere Jean de la Cueva.

Le Prophète Royal dit au Pseaume 107. que ceux qui vont sur la mer en des Navires, voyent les Oeuvres du Seigneur, & ses Merveilles au profond des Eaux.

Car ils voyent non seulement des Baleines, mais d'autres Poissons, qui comme des monstres, maîtrisent des hommes forts & vaillants par diverses atteintes de leurs dents longues & aiguës, engloutissant tout d'un coup des membres tous entiers, avec la chair & les os tout ensemble.

Ce malheur attrista toute notre flote par l'espace de trois jours, qu'il plut à Dieu de temperer la chaleur excessive que nous avions

vions soufferte par un vent frais & favorable, qui nous tira heureusement de ce calme, où nous ne pouvions manquer de devenir malades, si nous y eussions demeuré plus long-temps.

Trois jours après que nous en fûmes partis, un lundi sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe, & que tout le peuple étoit à genoux, un Matelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre.

Ce qui répandit une telle joye dans le Navire, que tout l'équipage se leva pour voir le continent de l'Amérique; laissant le Prêtre tout seul à l'Autel, achever le service, tant ils étoient ravis de se voir arriver au lieu qu'ils avoient si long-temps souhaité.

La joye fut grande ce jour-là dans tous les Navires, & nôtre Supérieur Calvo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toujours épargnée ci-devant, pour festiner ses Moines ce jour-là.

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mîmes toutes les voiles dehors pour y arriver.

Mais nôtre Amiral qui étoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Côte, particulièrement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, & qu'on reconnoît par les balises & les enseignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaisseaux, reconnoissant qu'avec le vent que nous avions, nous ne pouvions entrer dans le Port que sur le

102001144

soir; Craignant aussi qu'un vent du Nort, qui est fort dangereux sur cette Côte, & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne se levât durant la nuit, & mit nos Navires en danger de donner sur les écueils, assembla le Conseil de tous les Pilotes, pour sçavoir s'il étoit plus à propos de continuer à naviger tout ce jour-là à pleines voiles, comme nous faisons, avec espérance d'arriver de bonne heure dans ce Havre; ou seulement d'en approcher en faisant voile avec nos misaines, afin que le lendemain matin, nous y pussions entrer avec plus de sûreté, par l'assistance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La résolution que le Conseil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour-là, de peur d'être surpris par la nuit, & d'abaisser toutes nos voiles, à la réserve des misaines; mais le vent s'étant un peu calmé, nos Navires s'approchèrent assez lentement de la terre, faisant voile jusqu'au soir.

Cette nuit-là on doubla les gardes sur notre Vaisseau, & le Pilote lui-même voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit encore fait; mais nos Religieux allèrent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas long temps; car avant minuit le vent se tourna vers le Nort, qui causa un cri général & soudain, & un étrange tumulte, tant en notre Navire, que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre s'adressèrent à nos Religieux, afin qu'ils implorassent l'assistance du Ciel sur nous; leur

appréhension étoit plus grande, par la crainte du danger que cette forte de vent pouvoit apporter cy-après que par ce qui nous paroissoit alors; car le vent n'étoit ni fort ni orageux.

Mais quoi que ç'en soit, les Moines allumèrent des Cierges bénits, firent leurs prières à la Vierge Marie, chanterent les Litanies, & d'autres Hymnes & Prières à son honneur jusqu'à la pointe du jour, que par la grace de Dieu le vent de Nord ayant cessé, nôtre vent ordinaire recommença à souffler, & nos Matelots à crier miracle, miracle, étant persuadés que ce bonheur leur étoit arrivé par l'intercession de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin, nous arrivâmes à la vûe des maisons, & fîmes un signal qu'on nous envoyât des bateaux pour nous conduire dans le Havre; ce qui fut incontinent exécuté avec grande joye, ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns après les autres au milieu de ces écueils, qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ai vûs, dans tous mes Voyages sur les mers du Nord & du Sud.

Nos Trompettes se firent entendre agréablement à cette entrée, & selon la coutume nous saluâmes avec nôtre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant, étant tout ravis de joye de nous voir arriver à bon port.

Nous mouillâmes les ancres dans le havre, mais comme elles n'étoient pas suffisantes pour assûter nos Navires dans un Port si dangereux, nous y joignîmes l'assistance

de plusieurs cables, qui furent amarrez à de grandes boucles de fer, qu'on a attachées tout exprès dans la muraille de la Ciradelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents du Nord.

Après nous être tous congratulez de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde, nous nous disposâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux, qui nous vinrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amérique.



CHAPITRE VII.

Comme nous débarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la réception qui nous fut faite.

LE douzième jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amérique, dans la Ville qu'on appelle Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, renommée parce que ce fut le commencement de la fameuse Conquête de ce célèbre Conquérant Ferdinand Cortez.

Ce fut-là qu'il prit cette noble & généreuse résolution par une politique inouïe auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pussent songer à autre chose qu'à la Conquête qui s'en ensuivit, se voyant destituez de Navires, & sans espérance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ni à Jucatan, ni en aucun des endroits d'où ils étoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cens Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

Enfin ce fut-là que l'on établit les premiers